

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

CLÉMENT JUGLAR

**Y a-t-il des périodes pour les mariages et les naissances
comme pour les crises commerciales?**

Journal de la société statistique de Paris, tome 43 (1902), p. 238-247

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1902__43__238_0

© Société de statistique de Paris, 1902, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

V.

Y A-T-IL DES PÉRIODES POUR LES MARIAGES ET LES NAISSANCES
COMME POUR LES CRISES COMMERCIALES ?

« Dès le milieu du XVIII^e siècle, Susmilch avait déjà observé la régularité des phénomènes démographiques de la vie, mariage, naissance et mort, se reproduisant chaque année en quantité à peu près constante. Il avait même remarqué que les variations qui semblent en apparence troubler cette constance ne sont pas elles-mêmes un effet du hasard et il avait célébré l'ordre divin qui préside à la marche de l'humanité. D'autres statisticiens, découvrant la même régularité dans certains phénomènes de la vie morale, ont déclaré que les actions humaines étaient une pure conséquence des causes extérieures et sociales qui les déterminent et ils ont conclu à la fatalité (1). » Sans admettre cette dernière cause, nous nous demandons si pour les mariages et les naissances il n'y a pas, comme pour les crises commerciales qui dominent tout le mouvement social, des périodes de hausse et de baisse.

Pour résoudre la question au point de vue statistique, nous n'aurons qu'à jeter un coup d'œil sur les relevés annuels des mariages, des naissances et des décès, sur les bilans des banques qui portent la trace indiscutable des crises commerciales et enfin sur les relevés du commerce.

Les statisticiens se bornent à observer les mariages, les naissances et les décès pour se rendre compte des mouvements de la population de leur pays, surtout en les comparant avec ceux des pays étrangers.

Pour les naissances on a créé un mot : la natalité ; elle désigne le rapport entre le nombre des naissances et celui des habitants d'un pays, ou entre le nombre de personnes formant un groupe et celui des naissances de ce groupe. Il y a 12 ans, la natalité en France était de 1 par 40 habitants ou de 25 par 1 000. De 31 naissances pour 1 000 habitants, pendant les guerres de l'Empire, dès 1814, ce chiffre se relève à 33, retombe à 25 en 1847, année de disette, se relève à 27 en 1851, fléchit à 25,9 en 1857, s'abaisse à 22,6 en 1871, se relève à 26,2 en 1876, et voilà le coefficient de la natalité à 22 naissances pour 1 000 habitants à la fin du siècle comme pendant la guerre.

Ce chiffre cabalistique est censé donner dans les documents officiels la situation exacte des mouvements des naissances. En est-il réellement ainsi ? Sans doute le résultat est mathématique, mais il n'en est pas de même de l'impression qu'il produit. Ainsi de 1883 à 1890, le nombre des naissances légitimes diminue de 100 000 et d'après le coefficient de la natalité, il faut se servir d'un mot majestueux, elle a diminué de 24,7 à 23 pour 1 000 habitants. Qui pourrait croire qu'une si petite différence représente un pareil chiffre, 100 000 !

Que pour établir un rapport de croissance ou de décroissance dans les mouvements de la population, mariages, naissances et décès, entre divers pays, on prenne les milliers auxquels ils peuvent s'élever, afin de les comparer aux millions de la population, c'est diminuer la valeur absolue du résultat, l'amoinrir aux yeux et la différence que l'on cherche à mettre en lumière s'évanouit presque. On met en effet

(1) Levasseur, *La Population*, t. II, p. 3.

en présence un petit chiffre et un gros, des milliers avec des millions, ce qui trouble la comparaison en réduisant les coefficients à des chiffres infimes.

Le procédé en usage n'a rien que de très correct, tout en ne donnant pas ce qu'on pouvait espérer. Sans vouloir rien changer à la pratique ordinaire on peut s'étonner de voir la précision que l'on apporte à formuler la natalité, quand on réfléchit un moment à la grossièreté d'un recensement comparée à la précision, à la rigueur avec lesquelles on enregistre les naissances. Il y a là des chiffres certains que l'on met en présence de tous les hasards d'un recensement où se glissent, malgré les précautions qu'on y apporte, un certain nombre d'erreurs.

C'est ce qui engage à prendre simplement les relevés annuels des naissances, à les comparer entre eux et avec ceux des autres pays en prenant le tant pour cent afin d'uniformiser les résultats. On arrive ainsi à montrer la puissance des causes économiques sur les variations des mouvements des mariages, des naissances et des décès qui passent sous nos yeux.

Ce sont les relevés de ces tableaux annuels qui marquent les périodes par les maxima et les minima que l'on rencontre. Elles s'inscrivent ainsi d'elles-mêmes et il suffit de les rapprocher des événements qui ont pu y donner lieu pendant une série d'années.

Par le procédé officiel pour obtenir magistralement le coefficient des mariages, des naissances et des décès dans un pays, on donne bien ainsi des chiffres, mais ce sont des morceaux dont la coupure change chaque année avec la population, sans permettre de suivre un mouvement commencé dans un sens ou dans un autre.

Il est vrai que quand l'œil se porte sur ces grandes colonnes de chiffres microscopiques qui s'étalent dans les annuaires en lignes serrées, on a peine à les suivre. La difficulté de la lecture de ces quantités toujours diverses ne vous offre aucun intérêt et ne vous permet d'en tirer aucune conclusion. Cherchez-vous à les pénétrer en notant les chiffres maxima et minima? Déjà, il y a un choix, qui fixe l'attention. Allez-vous plus loin, vous ne tardez pas à reconnaître que ces chiffres maxima et minima sont reliés par une série de chiffres toujours de plus en plus élevés dans la période ascendante et de plus en plus bas dans la période descendante. Sans doute il y aura quelques irrégularités, mais si le mouvement reprend de suite dans le même sens, c'est que la période n'est pas brisée; cette exception même confirme la règle. Elle prouve que, malgré un effort, une tentative en sens contraire, néanmoins les causes économiques ou autres qui déterminent la période reprennent le dessus. Quelquefois, après un gros chiffre et un petit chiffre, il y aura une réaction en sens contraire, mais cela ne dure pas, la série suivra son cours.

Il y a donc des périodes, les chiffres eux-mêmes le prouvent sans qu'on y touche, sans qu'il soit nécessaire d'établir une comparaison, un rapport quelconque.

Pour rendre ces mouvements apparents, il suffira de placer les chiffres croissants dans la colonne des maxima et les chiffres décroissants dans la colonne des minima. Immédiatement les colonnes de chiffres sont brisées par des coupures et chacune de ces coupures correspond à des événements qui attirent l'attention. Il y en a un grand nombre : lesquels choisir? Ils diffèrent dans chaque pays et n'ont souvent aucune analogie entre eux, comment alors établir les comparaisons? Heureusement il y en a qui embrassent toujours, l'observation le prouve, les grands marchés du monde, par conséquent les grandes capitales et par suite l'ensemble du pays, ce sont les crises commerciales. Leurs périodes de prospérité, de crise et de liqui-

dition apparaissent sur les tableaux des mouvements de la population, surtout là où intervient la volonté de l'homme, comme pour les mariages et les naissances.

Dans le tableau général qu'on trouvera à la fin de ce numéro, les colonnes brisées ne produisent plus la monotonie ordinaire des tableaux officiels, où les chiffres se suivent sans attirer l'œil; au départ et à l'arrivée, les chiffres en vedette appellent l'attention. On suit avec intérêt l'étendue des mouvements en hausse ou en baisse; on note les exceptions, on peut se rendre compte de leur valeur et déclarer si elles ont plus de valeur que les périodes, surtout dans les conditions où ces dernières se présentent.

Pour embrasser le monde dans ce tableau, on a réuni trois pays : la France, l'Angleterre, la Prusse, aujourd'hui la tête de l'Allemagne. Bien plus on a pris deux grandes capitales : Paris et Londres. Pour avoir le véritable mouvement des naissances, on n'a pris que les naissances légitimes, éliminant les naissances illégitimes moins touchées par les mêmes causes; malheureusement pour la Prusse et l'Allemagne nous avons dû prendre les naissances légitimes et illégitimes.

Dans la première colonne on indique les crises commerciales, puisque ce sont elles qui frappent synchroniquement les grands marchés. Passant du petit au grand, nous observons d'abord le mouvement des naissances dans les capitales, Paris et Londres, puis en France, en Angleterre et le pays de Galles, laissant de côté l'Écosse et l'Irlande dont les conditions économiques ne sont pas comparables à celles de la France, puis enfin en Prusse et en Allemagne.

A première vue, les lignes pointillées et leur obliquité à gauche et à droite nous indiquent bien si le mouvement a lieu du côté des maxima ou des minima; la coïncidence de ces mouvements dans tous les pays est pour ainsi dire parfaite, seulement ils n'ont pas la même durée ni la même amplitude. Sans doute les chiffres ne peuvent se superposer, ce qu'on ne pouvait pas attendre, mais, pendant une partie de la période, ils se dirigent dans le même sens; le mouvement seul paraît avoir plus d'importance que le nombre dans la question qui nous préoccupe, à savoir : *s'il y a des périodes.*

Dans les capitales, les périodes de croissance sont plus longues que dans l'ensemble des pays, dans tous les cas les périodes de décroissance sont plus courtes; cependant, en France et en Angleterre, depuis 1891 elles se sont allongées.

Que ce soit dans les capitales ou dans l'ensemble des États, il suffit de jeter un regard sur le tableau final pour voir partout les lignes pointillées s'incliner dans le même sens et simultanément pour la croissance et pour la décroissance des mouvements.

Partout, au début de la période, le mouvement commence dans la même direction, mais il n'a pas toujours la même durée, c'est ce qui détermine les brisures dans la ligne générale.

MOUVEMENT DES NAISSANCES A PARIS ET A LONDRES.

Ce qui se passe dans les capitales Paris et Londres pour les mouvements des naissances vérifie l'observation précédente : les deux lignes ascendantes se dirigent sans arrêt de 1850 à 1870, pour Paris de 17 400 naissances à 42 400, pour Londres de 71 500 à 109 800, soit un accroissement de 21 000 et de 37 700 naissances. Avant d'atteindre ce chiffre maximum, à Paris, il y a eu trois arrêts; en 1861, en

1866, en 1868 avant d'arriver à l'arrêt total en 1870, l'année de la guerre. Ces trois nombres de 700, de 500 et de 200 naissances en moins ne méritent pas de nous arrêter, le mouvement était moins intense, tout en se maintenant; la guerre seule en 1870 a réduit le chiffre de 42 400 naissances à 27 600, soit de 14 800 naissances. A Londres, le mouvement subit un léger arrêt en 1868 de 109 200 à 107 900, soit de 1 200 naissances, mais reprenait de suite jusqu'à 109 300 suivi encore d'une légère dépression à 108 200. Ce n'était qu'un fléchissement, on ne peut pas dire une dépression; cela est si vrai qu'une nouvelle activité ou plutôt la même continuait jusqu'en 1884, et portait le chiffre des naissances de 108 200 à 130 500.

A Paris, la cause de la dépression de 42 400 à 27 600 est bien visible, c'est la guerre de 1870 et la preuve c'est que de 27 600 en 1871 le chiffre se relève de suite à 41 400 en 1872, pour fléchir en 1874 à 39 400; c'est bien là ce que nous signalions : l'action et la réaction. Au même moment à Londres le mouvement ascensionnel des naissances a déjà repris en 1872. A Paris, ce chiffre de la dépression noté en 1874, 39 400, on entre dans une nouvelle période de prospérité où Londres a déjà devancé Paris. Les deux capitales s'avancent alors de conserve : Paris jusqu'en 1883, Londres jusqu'en 1884. Un an et deux ans après la crise de 1882, la coïncidence est parfaite. Les naissances à Paris s'étaient élevées de 39 400 à 47 200, soit de 7 800, et à Londres de 108 200 à 130 500, soit de 22 300.

La période suivante de 1883 à 1890 est la période de liquidation de la crise de 1882 et par suite une période de diminution des naissances : à Paris de 47 200 à 44 600, à Londres de 130 500 à 123 200 (1884-1890), soit une diminution de 2 600 et de 7 300 naissances pour chacun des deux pays. La liquidation de la crise de 1882 était terminée en 1888 à Paris, en 1890 en Angleterre, avant le krach Baring.

A Paris, par un simple mouvement de réaction, les naissances de 46 400 en 1888 se relèvent à 47 200 en 1889 pour fléchir à 44 600 en 1890. Elles reprennent encore à 47 000 en 1891, sans que le chiffre maximum noté en 1883 ait été atteint, et enfin la liquidation du krach se faisant sentir on retombe à 45 100 en 1895.

A Londres de même, de 123 200 en 1890 les naissances se relèvent à 129 600 en 1891 pour de là s'abaisser à 126 500 en 1894. La liquidation Baring est bien marquée pour les deux capitales. Cette liquidation terminée, on essaie de repartir. A Paris, de 45 100 naissances en 1895 le chiffre se relève péniblement à 45 800 en 1898 en pleine période de prospérité, à la veille de la crise, mais la dernière année de la période prospère en 1899, il s'abaisse, avant même la liquidation, à 43 600, le plus bas chiffre noté jusqu'ici; que pouvons-nous craindre pour l'avenir!

A Londres, de 126 500 en 1894 on atteint 129 400 en 1897, chiffre bientôt abandonné pour fléchir à 128 300 en 1899.

Résumant l'ensemble de ces mouvements dans le tableau de la page suivante, nous constatons pour les capitales Paris et Londres trois périodes d'accroissement des naissances et trois périodes de décroissance. Il n'y a eu qu'une période prospère d'une longue durée, celle de 1850 à 1870, au moment où par les chemins de fer et les banques la circulation matérielle et la circulation fiduciaire ont commencé à couvrir le monde. La première période a duré 20 ans, non sans crises si on les suit sur les bilans des banques, mais ces crises ne laissent pas encore de traces sur les mouvements des naissances. La guerre de 1870 amène la première dépression sensible, près de 15 000 naissances en moins; même à Londres elle se fait sentir, 1 100 naissances en moins.

La seconde période de prospérité 1874 — 1883, au lieu de 21 000 naissances en plus à Paris, 37 700 à Londres (1850 — 1870) n'en donne plus que 7 800 et 22 300. Sa durée ne dépasse pas 9 ans et 13 ans (voir le tableau ci-dessous).

Mouvements des naissances légitimes par périodes.

Années.	Paris.			Années.	Londres.		
	Naissances (milliers).	Différences.	Durée de la période.		Naissances (milliers).	Différences.	Durée de la période.
{ 1850. . .	21,4			1850. . .	71,5		
{ 1870. . .	42,4	— 21,0	20 ans	1870. . .	109,3	+ 37,7	20 ans
{ 1870. . .	42,4			1870. . .	109,3		
{ 1871. . .	27,6	— 14,8	1 an	1871. . .	108,2	— 1,1	1 an
{ 1874. . .	39,4			1871. . .	108,2		
{ 1883. . .	47,2	+ 7,8	9 ans	1884. . .	130,5	+ 22,3	13 ans
{ 1883. . .	47,2			1884. . .	130,5		
{ 1890. . .	44,6	— 2,6	7 ans	1890. . .	123,2	— 7,3	6 ans
{ 1890. . .	44,6			1890. . .	123,2		
{ 1898. . .	45,8	+ 1,2	8 ans	1897. . .	129,4	+ 6,2	7 ans
{ 1898. . .	45,8			1897. . .	129,4		
{ 1899. . .	43,6	— 2,2	1 an	1898. . .	127,8	— 1,6	1 an
{ 1899. . .	43,6			1898. . .	127,8		
{ 1883. . .	47,2			1884. . .	130,5		
{ 1899. . .	43,6	— 3,6	16 ans	1899. . .	128,3	— 2,2	15 ans

A la brillante période 1874-1883, avant le tarif douanier de 1890, succède comme toujours une période de liquidation de 7 années, de 1883 à 1890, 2 600 naissances en moins à Paris, 7 300 à Londres et cela avant le krach Baring. Il éclata au mois de novembre 1890 et, malgré le trouble qu'il apporta dans les affaires, la diminution des naissances ne se manifesta qu'en 1894 et 1895 à Londres et à Paris.

La reprise paraît en 1897 à Londres, en 1898 à Paris, mais elle est éphémère ; dès l'année suivante, c'est encore la baisse à Londres et à Paris : la guerre du Transvaal n'y aura pas été étrangère.

MOUVEMENT DES NAISSANCES EN FRANCE ET EN ANGLETERRE.

Comme pour les capitales Paris et Londres, le tableau, qu'on trouvera à la fin de ce numéro, sous les yeux, nous chercherons s'il y a des périodes depuis un demi-siècle dans le mouvement des naissances en France et en Angleterre.

En France, après la disette de 1847, la révolution de 1848, les émeutes qui suivirent, on voit que, dès qu'il y eut un moment de paix en 1852, les naissances se relevèrent de 884 000 à 901 000.

Aux premières inquiétudes de la guerre de Crimée, de 901 000 elles s'abaissent à 838 000, soit de 63 000.

La belle période d'activité commerciale, qui persiste malgré la guerre jusqu'en 1857, les élève de 838 000 à 937 000, soit de 99 000.

La liquidation qui succède à cette crise les abaisse à 887 000, soit de 50 000.

De 1860 à 1866, malgré la guerre de la Sécession aux États-Unis, la crise de 1864 en France, le noir vendredi en Angleterre, si le commerce a souffert il n'a

du moins pas été arrêté. L'influence des traités de commerce à l'aide d'une politique douanière plus libérale se fait bien sentir ici, quoi qu'on en ait dit depuis. Les naissances s'accroissent de 44 000.

Le mouvement de croissance des naissances malgré les réactions nécessaires avait été rapide depuis 1850. On avait touché le chiffre de 937 000 en 1859, à la fin de la période prospère, et en 1866 on était encore à 931 000.

Un moment de repos était nécessaire; même avant la guerre on avait fléchi à 877 000. La guerre éclate et les naissances s'abaissent à 767 000, soit de 106 000. Mais dès 1876, le vide était presque comblé, de 767 000 le chiffre s'était déjà relevé à 899 000.

Un tassement se fait en 1881, à la veille de la crise, on était retombé à 851 000.

La période prospère avait repris son cours; elle ramène le chiffre de 866 000, mais, pendant la liquidation de la crise de 1882, le chiffre des naissances s'abaisse de 100 000, de 866 000 à 766 000 (1883-1890).

Tel a été le coup le plus funeste porté à la natalité française, elle n'a pu s'en relever.

Après une pareille perte, le vide était difficile à combler, cependant une réaction était inévitable. Elle a lieu, en effet, en 1893. Le chiffre de 808 000 naissances légitimes reparait un instant, aussitôt suivi de celui de 760 000 en 1895, pendant la liquidation du krach Baring. Une légère reprise à 789 000 en 1896 nous amène enfin au chiffre minimum de 754 000 en 1900. Quel écart avec les chiffres de 937 000 naissances en 1859, 931 000 en 1866, 899 000 en 1876, 866 000 en 1883! Cette dernière année diffère encore avec 1900 de 112 000 naissances.

Les périodes pour les naissances, en Angleterre, sont beaucoup mieux marquées surtout par leur durée et leur importance; ainsi la première période s'étend de 1850 à 1867, c'est en effet une des plus belles époques d'activité des affaires comme les crises de 1857, de 1864, et de 1866 l'indiquent assez.

De 740 000 en 1868, les naissances descendent à 728 000 en 1869, soit d'une somme infinitésimale, 12 000, et de suite s'ouvre une nouvelle période qui nous ramène en 1884 avec 864 000 naissances, soit 136 000 de plus qu'en 1869. L'Angleterre n'avait pas été touchée pendant la guerre franco-allemande, elle avait pu étendre son commerce partout où les produits des belligérants faisaient défaut; ce n'est pas comme en France une simple réaction de 132 000 naissances comme celle que nous avons constatée en 1876 après la dépression de 106 000 naissances en 1871.

Voilà un contraste bien établi, mais il y en a encore un autre plus grave, c'est la diminution de 100 000 naissances que nous avons notée, pour la France, de 1883 à 1890, alors qu'au même moment, en Angleterre, on notait aussi une dépression qui n'était que de 33 000 naissances.

Enfin, autre contraste, tandis qu'en France, après une tentative de reprise des naissances à 789 000 en 1896, celles-ci sont réduites à 754 000 (1900), en Angleterre elles s'élèvent de 831 000 à 891 000 (1890-1899), soit de 60 000, dépassant ainsi tous les chiffres précédents. Ce chiffre maximum correspond bien à celui qu'on observe à la fin de la période prospère ou après la crise.

Tous ces chiffres maxima et minima correspondent donc bien avec les crises commerciales et les périodes qui les précèdent et qui les suivent. Comme pour les crises, il y a donc des périodes pour les mouvements de la population qui sont sous l'influence de la volonté de l'homme comme les mariages et les naissances.

MOUVEMENT DES NAISSANCES EN PRUSSE ET EN ALLEMAGNE.

Poursuivons notre observation sur l'Allemagne depuis sa récente constitution et surtout sur la Prusse avant l'annexion du reste de l'Allemagne.

En Prusse, dès 1850, comme nous venons de le voir en France et en Angleterre, les périodes sont bien marquées. De 1855 à 1859 les naissances générales s'élèvent de 593 000 à 715 000 ; la réaction a lieu à 692 000 (1859-1862).

En 1870, le chiffre de 938 000 est déjà atteint, même avant le prestige de la victoire.

Pendant la guerre, les naissances ne fléchissent en Prusse que de 106 000, en France au même moment de 106 000.

La paix n'était pas signée que déjà on était reparti et, dès la première période, les naissances s'accroissent en Prusse de 225 000 ; le million était atteint et dépassé.

La réaction, en 1881, est à peine sensible, à 1 013 000.

La progression reparait de suite et de 1881 à 1889 nous ramène à 1 094 000, soit une plus-value, par rapport à 1876 (1 057 000), de 81 000 naissances. Le mouvement croissant n'est pas arrêté ; le krach Baring est sans action, il ne laisse même pas de trace. Chaque année le chiffre des naissances s'élève jusqu'à 1 225 000 en 1899 et même 1 235 000 en 1900 ; la progression suit son cours ; de 1881 à 1899 elle donne déjà, en Prusse, 212 000 naissances annuelles de plus.

Observons-nous ce qui se passe en Allemagne depuis sa nouvelle création en 1871, nous voyons l'expansion se poursuivre chaque année.

De 1 626 000 naissances au début, nous suivons leur croissance à 1 761 000 en 1876, soit une augmentation de 135 000 naissances générales annuelles.

Pendant la réaction, elles s'affaissent en 1881 à 1 682 000, soit de 79 000.

Elles reprennent leur mouvement ascensionnel de 1881 à 1889, l'année qui précède le krach Baring, à 1 772 000, soit une augmentation de 90 000 naissances.

Ici, il y a une légère brisure dans la ligne ascendante en 1890, l'année du krach ; de là un recul insensible de 13 000 naissances, sur des chiffres de près de deux millions, ce n'est rien.

Les naissances suivent donc leur marche ascendante jusqu'à 1 980 000 en 1899 et même 1 996 000 en 1900 ! Le chiffre de 2 000 000 est certainement acquis aujourd'hui.

Ce qui se passe en Allemagne et surtout en Prusse confirme bien les périodes. Dans le nouvel État, ce n'est pour ainsi dire qu'une période ascendante ; cependant en Prusse elles sont déjà visibles de 1850 à 1870, mais c'est depuis la victoire que la progression a pris les proportions que nous constatons aujourd'hui. Qu'est-ce que l'accroissement du nombre des naissances en Angleterre comparé aux accroissements allemands, et même en Allemagne qu'est-ce que l'accroissement de tous les petits États, même de la Bavière, en dehors de celui de la Prusse, qui avait déjà et qui gardera la plus grande place dans le mouvement général des naissances ?

Mouvements des naissances générales.

Années.	En Prusse.	En Allemagne.	Années.	En Prusse.	En Allemagne.
1871 . . .	832 000	1 626 000	1881 . . .	1 013 000	1 682 000
1876 . . .	1 057 000	1 761 000	1899 . . .	1 225 000	1 980 000

Si nous remontons jusqu'en 1871 pour établir une comparaison, nous voyons que l'accroissement des naissances pour l'ensemble de l'empire s'élève à 354 000 naissances, et sur ce chiffre la Prusse en fournit 393 000 ! Le reste de l'Allemagne ne compte pas ; rien ne constate mieux la vitalité, la supériorité physique et morale de la Prusse, elle se montre digne de présider aux destinées de l'Allemagne.

CONCLUSION

Quelle conclusion tirer des nombreux chiffres qui s'étalent dans les tableaux des mouvements des naissances ? Pour la rendre facile, un dernier tableau permettra par un groupement des chiffres de parler aux yeux.

Cette étude, qui embrasse un demi-siècle, se divise naturellement par les maxima et les minima en quatre périodes alternatives de hausse et de baisse, ainsi qu'on peut le voir dans le tableau de la page suivante.

La première période s'étend de 1850 à 1870. On peut suivre les différences qui se manifestent en France, en Angleterre, en Prusse et en Allemagne. L'observation porte sur le vif. Les mouvements dans les divers pays sont au même moment les mêmes, quoique dans des proportions bien différentes ; c'est tout l'intérêt du travail.

La première période commence en 1850, sauf pour l'Allemagne. Ce sont les chiffres maxima et minima qui commandent la coupure, elle n'a ainsi rien d'arbitraire.

On notera l'importance des progressions en hausse et des diminutions en baisse.

A une période de croissance des naissances, succède toujours une période de décroissance et réciproquement. Nous la notons de 1870 à 1871. La France, par suite de la guerre, ainsi que la Prusse, ont été les nations les plus touchées ; on le constate par la diminution des naissances, de 110 000 pour le vaincu, et de 106 000 pour le vainqueur. Ce qu'il faut remarquer, c'est que l'Angleterre et Londres ont été également frappés, avant même la déclaration de guerre, en 1869, ce qui prouve bien que la diminution dépendait dans ces régions d'une cause économique. Les chiffres minima sont beaucoup plus faibles, sauf pour les belligérants, que ceux de la période des maxima.

A cette période très courte de décroissance succède une période de croissance beaucoup moins vive que la première, surtout pour la France. Inutile de répéter les chiffres, ils frapperont bien plus sur le tableau, par suite de leur voisinage ; cependant, même pour l'Angleterre, la plus-value des naissances est notable sans doute, quoique réduite de 187 000 à 136 000 ; il en est de même en Prusse. Il est vrai qu'ainsi nous ne tenons pas compte du nombre des années. Cette réserve faite, les chiffres gardent leur valeur.

Cette dernière période de croissance des naissances est, comme la précédente, suivie d'une période de décroissance, et alors pour la France c'est un désastre. Nous voyons apparaître cette baisse énorme de 100 000 naissances, tandis qu'en Angleterre, en Prusse, en Allemagne, sous les mêmes influences économiques, la baisse existe sans doute, mais d'une manière beaucoup moins sensible : 33 000 en Angleterre, 44 000 en Prusse, 79 000 en Allemagne.

MOUVEMENT DES NAISSANCES PAR PÉRIODES.

	PARIS		LONDRES.		FRANCE.		ANGLETERRE		PRUSSE.		ATLANTIQUE	
	Limites des périodes	Milliers de naissances	Limites des périodes	Milliers de naissances	Limites des périodes	Milliers de naissances	Limites des périodes	Milliers de naissances	Limites des périodes	Milliers de naissances	Limites des périodes	Milliers de naissances
Période de croissance	1850	21,1	1850	484	1850	553	1850	589	1855	599	1872	1 696
	1870	17,1	1868	431	1868	710	1868	938	1870	938	1876	1 761
		+ 21,0		+ 47		+ 187		+ 945				
Période de décroissance	1870	42,1	1870	108,3	1869	877	1868 (1)	988	1870	988	1871	1 057
	1871	27,6	1871	108,2	1871	767	1869	832	1871	832	1876	1 082
		- 14,8		- 1,1		- 110		- 12				
Période de croissance	1874	39,4	1873	875	1873	728	1869	839	1871	839	1872	1 696
	1883	47,2	1884	130,5	1876	889	1884 (2)	861	1876	1 057	1876	1 761
		+ 7,8		+ 22,3		+ 24		+ 196				
Période de décroissance	1883	47,2	1884	130,5	1882	866	1884	864	1876	1 057	1876	1 761
	1895	40,3	1892	122,4	1890	766	1890	831	1881	1 019	1881	1 682
		- 6,9		- 8,1		- 100		- 33				
Période de croissance	1895	40,3	1892	122,4 (3)	1890	766	1890	831	1881	1 019	1881	1 682
	1899	41,7	1900	131,6	1900	754	1899	891	1900	1 351	1900	1 996
		+ 1,4		+ 9,2		- 12		+ 60				
												+ 314

(1) Au lieu de 1867 (année à rectifier sur le tableau mère à la fin du numéro)
 (2) Au lieu de 1881 (année à rectifier)
 (3) Au lieu de 127,3 (chiffre à rectifier)

Une nouvelle période de croissance s'ouvre en ce moment. A Paris, à Londres elle paraît se manifester, mais en France l'abaissement des naissances suit son cours; en 1900 nous sommes à 754 000; en dehors de la guerre c'est le plus bas chiffre noté.

Avec ces chiffres, en les prenant séparément, toutes les théories peuvent trouver des arguments en leur faveur, ce qui n'ôte rien à leur valeur.

Ce qui ressort de cette étude, c'est qu'au milieu d'une prospérité dépassant tout ce qu'on a vu jusqu'ici dans le monde, partout on note l'accroissement des naissances, tandis qu'en France la diminution a été et est encore de plus de 100 000. La réaction ordinaire à peine apparue, on note déjà 754 000. En dehors de tout accident pour expliquer cet affaissement on peut, avec l'expression moderne, accuser la mentalité; malheureusement le remède n'est pas là.

Clément JUGLAR.
